

3. A. BRACKÉ. *Les curiosités atmosphériques de 1906* (96 pages).
4. A. XHIGNESSE. *Essai d'économie politique*. Seconde partie (30 pages).
5. Inventaires sommaires de petites archives. J. DEWERT. *Ath et Rebaix*. — E. MATTHIEU. *Marcq*. — T. DONY. *Chimay* (19 pages). — Ces inventaires sont publiés en conséquence d'une décision du Congrès Archéologique de Gand (1905).
6. L. GODEAUX. *Notes de géométrie synthétique* (10 pages).
7. — *Sur deux modes de génération de la surface cubique* (3 pages).
8. — *Sur quelques congruences particulières des droites* (7 pages).

8. P. HEUPGEN. *Les Hospices civils de Mons depuis cinquante ans (1857-1907)* (50 pages). — Le secrétaire général des Hospices civils de Mons, A. H. considère comme l'un des devoirs de sa charge de s'occuper du passé des institutions charitables de Mons. Dans cette notice, il jette un coup d'œil rapide sur les modifications apportées durant le dernier demi-siècle aux établissements hospitaliers : orphelinats, asiles pour les vieillards, hôpitaux.

Ce volume ne comporte pas de pagination générale, chaque travail est numéroté séparément : c'est une idée heureuse. Mais il serait plus heureux encore d'employer concurremment les deux paginations : cela permettrait de fournir des références, utilisables à la fois par ceux qui possèdent le tome des mémoires et par ceux qui ne possèdent que des tirés à part.

A. Carlot.



Joseph Dufrane

Poète et auteur dramatique borain.

(Préface de l'édition posthume de ses Œuvres complètes.)

Le Borinage est un des coins de notre pays qui ont le mieux réussi à captiver l'attention des observateurs, des amateurs de pittoresque, des folkloristes, voire des littérateurs et des artistes. Rien d'étonnant à cela, d'ailleurs, car la terre boraine a su conserver son originalité.

Rares sont ceux qui n'ont pas été frappés et même impressionnés par le caractère particulier que lui donnent les hautes cheminées de ses charbonnages, lançant vers le ciel des panaches de fumée noire, ses énormes terrils écrasant de leur masse les humbles maisonnettes groupées à leur pied, l'aspect désolé, poussiéreux, que revêtent les maigres campagnes échappées à l'envahissement des corons ouvriers. Et, cependant, ce n'est pas seulement cette apparence des choses extérieures qui donne au Borinage son cachet spécial, car des cheminées et des terrils, il en existe partout en pays houiller et, contrairement à un préjugé assez répandu, le Borinage n'est qu'une minime partie du bassin houiller belge. Mais ce qui fait que l'étroite bande de terre qui le constitue ne peut être confondue avec aucune de ses voisines, c'est l'harmonie qui existe entre cette terre âpre et dure et la population qui l'habite : population à l'extérieur un peu fruste, mais courageuse, énergique, dure à la besogne, attachée à son sol comme elle l'est à l'industrie charbonnière elle-même. Vainement, à intervalles presque périodiques, le grisou a fait des hécatombes et semé le deuil parmi elle : stoïquement, avec une espèce de résignation

fataliste, les fils n'hésitent pas à reprendre le chemin de la fosse meurtrière qui a englouti leurs pères.

Et, par un contraste qui, somme toute, s'explique aisément, aux heures de fêtes et de réjouissances, le Borain est gai, expansif, exubérant même ; il aime à rire, et son rire est large et bruyant ; les histoires salées et même fortement épicées ne lui déplaisent pas, et il n'est jamais aussi heureux que lorsqu'il a réussi à provoquer l'hilarité autour de lui par une bonne gaudriole à la Rabelais.

Le langage même cadre, lui aussi, avec le milieu : moins sonore que les dialectes wallons avoisinants, plus guttural, il semble compléter l'aspect quelque peu rudanier du Borain. Mais il est surtout coloré, imagé. C'est souvent par comparaisons qu'il procède, comparaisons d'un réalisme pittoresque qui, plus d'une fois, nous amène à penser que, semblable au latin, « le Borain, dans les mots, brave l'honnêteté ».

Une autre circonstance a contribué à conserver à la population boraine son originalité primitive : c'est qu'elle est restée relativement pure de tout mélange avec les autres populations ; chez nous, l'industrie dominante est toujours celle de l'extraction de la houille. A peine dans les communes situées le long du canal de Mons à Condé, quelques établissements métallurgiques et de rares verreries se sont implantés attirant, par l'appât de hauts salaires, des éléments étrangers à la région ; la grande masse reste fidèle à la mine et le Borain est le plus souvent charbonnier de père en fils. Il reste fidèle aussi à son clocher : pas de population plus casanière que la nôtre. D'autre part, si la terre boraine a réussi à garder ses enfants, elle ne semble pas avoir attiré les populations du dehors. Par suite sans doute de la difficulté des communications qui, avant la création toute récente d'un réseau de tramways, isolait les communes boraines du restant du pays, tout en les isolant les unes des autres, notre région a échappé à cette invasion de populations flamandes, qui s'est produite surtout dans le Centre et dans le pays de Charleroi et qui, avec d'autres éléments étrangers, a donné à ces deux dernières parties du Hainaut un caractère plus ou moins cosmopolite leur enlevant souvent toute originalité. Resté plus près de ses aïeux que l'habitant des autres régions industrielles du Hainaut, le Borain est aussi resté plus fidèle à son langage, et son dialecte a conservé toute sa saveur d'autrefois.

C'est tout cet ensemble de circonstances qui a donné au

Borinage cette couleur, cet aspect et ce caractère particuliers qui signalent immédiatement une région et une population à l'œil des artistes.

Dans sa superbe étude sur *la Belgique*, CAMILLE LEMONNIER lui a consacré tout un chapitre, évoquant les horizons fumeux de ses terrils et la vie héroïque de ses mineurs.

Et c'est en parcourant les corons du Borinage, c'est en couvoyant nos rudes charbonniers au retour de leur travail, que le grand CONSTANTIN MEUNIER a trouvé cette conception nouvelle d'une sculpture sociale synthétisant et idéalisant, tout à la fois, les modestes travailleurs de la mine et de l'usine et leur donnant une allure quasi-épique.

Et aujourd'hui encore c'est aux confins du Borinage, c'est à l'ombre du Caillou-qui-bique, dans le frais vallon de la Honnelle, que le grand EMILE VERHAEREN vient, chaque année, passer de nombreux mois auprès du graveur BERNIER, un pur Borain.

La région qui a su captiver de tels artistes et de tels poètes, n'est donc pas une terre banale et ce n'est pas un étroit esprit de clocher qui nous la fait tant aimer.

Mais, par un phénomène curieux, jusqu'il y a une trentaine d'années, cette contrée originale, si « à part », n'avait pas de littérature. A peine quelques chansons ou quelques cantilènes, naïves, anonymes, naturellement, comme le sont généralement les conceptions populaires ; encore étaient-elles exprimées en un français barbare plutôt qu'en patois. De productions littéraires proprement dites, il n'y en avait pas. Et, cependant, la littérature, c'est le reflet de l'âme d'un peuple, comme le langage en est l'expression et, pour être complète, la région boraine eût dû avoir ses écrivains, prosateurs ou poètes, essayant d'évoquer dans le patois local, l'esprit et les mœurs du terroir.

Cette littérature qui manquait au Borinage, c'est JOSEPH DUFRANE qui la lui a donnée.

* * *

JOSEPH DUFRANE est né à Frameries le 23 décembre 1833. Par son père, François Dufrane, clerc laïc et négociant, il appartenait à cette innombrable famille des Dufrane, qui semble être la famille souche de Frameries. Par sa mère, Julie Urbain, il se rattachait à une autre vieille famille de Frameries qui donna plusieurs bourgmestres à cette commune ; en 1830, notamment,

le « maieur » de Frameries était Albert Urbain, oncle de Joseph Dufrane. Celui-ci était donc, dans toute l'acception du mot, « né natif » de Frameries et il était absolument l'enfant du terroir.

Venant d'un père qui réalisait le type du bourgeois villageois du bon vieux temps, au caractère malicieux et bonhomme, et d'une mère à l'esprit original et primesautier dont les saillies et les réparties sont encore légendaires dans la famille, Joseph Dufrane a hérité des qualités qui devaient faire de lui le conteur alerte, parfois un peu rabelaisien, mais toujours spirituel et amusant, qu'il est devenu dans la suite. Et tous ceux qui ont eu la chance de le connaître un peu intimement, savent combien il était gai, d'une humeur toujours égale, et à quel point il était doué de l'esprit d'observation.

A l'époque de son enfance (ce qui nous reporte à plus d'un demi-siècle, il ne faut pas l'oublier), le patois était le langage usuel, même au sein des familles bourgeoises ; c'est ce qui fait qu'aucun des secrets du dialecte borain n'était inconnu à Joseph Dufrane, et c'est même dans cette particularité qu'il faut avant tout chercher l'explication de sa supériorité sur la plupart des autres littérateurs borains et de beaucoup d'autres patoisants, c'est qu'au lieu de traduire en assez mauvais patois des idées d'abord conçues en français, lui, les concevait et les pensait en patois avant de les transcrire.

De là vient que, toujours, dans ses œuvres, il emploie le mot propre, l'expression adéquate à la pensée ; de là aussi des comparaisons pittoresques comme les affectionnent les Borains. Sa langue est toujours vivante ; en un mot, il possède à fond le génie du patois.

Chose curieuse, ce n'est que très tard, alors qu'il avait dépassé de beaucoup la quarantaine, que Joseph Dufrane songea à composer des œuvres en patois et, phénomène plus curieux encore, lorsqu'il fit ses premiers essais, depuis longtemps il avait quitté Frameries et habitait Bruxelles. Sans doute, au milieu de cette population, flamande en grande partie, éprouvait-il particulièrement le besoin de se reporter par la pensée au milieu de ceux parmi lesquels s'étaient écoulées son enfance et sa jeunesse. En évoquant dans ses écrits le langage parlé au village natal, il lui semblait se retrouver au milieu des siens et il éprouvait comme un adoucissement à la peine que ressent toujours même le plus sceptique d'entre nous, d'être « déraciné » du coin qui l'a vu naître. Ce sentiment, chacun de nous le partage lorsqu'il se trouve

à l'étranger et, pour ma part, lorsque je faisais mes études à l'Université de Bruxelles « au mitan des Flamains », j'éprouvais un charme indéfinissable à entendre parler et à parler moi-même, à l'occasion, notre rude patois borain.

Ce fut donc d'abord pour JOSEPH DUFRANE un simple passe-temps. Et comme il n'avait aucune prétention à l'originalité, il commença, ainsi qu'il arrive souvent aux débutants, par de simples traductions.



Ce fut La Fontaine qui le tenta tout d'abord. Sa première traduction fut : *El Leuïe eiet l'Bédot* (Le Loup et l'Agneau). Une

autre suivit bientôt : *El Leuë eiet l' Tchie* (Le Loup et le Chien.) Puis il composa des œuvres originales, des histoires en prose et des chansons, notamment la fameuse chanson « *Enn c'est ni co Fram'ries* » et « *El cras Monfroumâche* ».

Cependant, toutes les œuvres de JOSEPH DUFRANE restaient inédites : il se contentait de les dire ou de les lire en petit comité, en famille ou dans des réunions d'amis. Et il est fort probable qu'il n'aurait jamais songé à les livrer à la publicité, si son frère, M. Dufrane-Friart, l'imprimeur bien connu, ne l'avait décidé à publier ses charmantes compositions. C'est ainsi que parut le premier recueil sous le titre d'*Armonaque borain* pour l'année 1880.

Le succès en fut considérable : dans tout le Borinage, on s'arracha littéralement l'amusant « *Armonaque* » et en quelques semaines l'édition en fut complètement épuisée.

En 1881 et 1882, de nouveaux « *Armonaques* » parurent, toujours accueillis avec la même faveur, mais dans la suite JOSEPH DUFRANE, trop absorbé par les soucis d'une industrie qu'il avait été appelé à diriger en France, n'eut plus le loisir de se consacrer à son passe-temps favori et, faute d'aliments, « *l'Armonaque borain* » cessa de paraître (1).

Il est intéressant de noter que dans la préface de l'*Armonaque* de 1881, JOSEPH DUFRANE faisait appel à la collaboration d'autres auteurs borains, leur offrant l'hospitalité dans son recueil : cet appel ne fut pas entendu et cette constatation vient démontrer une fois de plus que le Borinage ne comptait alors aucun autre littérateur digne de ce nom, que JOSEPH DUFRANE et, depuis lors, personne ne tenta de publier à nouveau un *Armonaque borain*, quoique maintenant JOSEPH DUFRANE ait fait école et que la littérature boraine se soit enrichie de nombreux écrivains.

L'inactivité littéraire de JOSEPH DUFRANE ne fut pas de longue durée car, heureusement quelques années après 1883, il eut une occasion de reprendre la plume.

Son frère, M. Jules Dufrane-Friart, mêlé activement aux luttes politiques, avait créé à Frameries un petit organe de propagande

(1) Il reparut toutefois en 1889 et 1890.

De plus, en 1886, Joseph Dufrane réunit ses meilleures productions en une brochure : *Recueil de littérature boraine*. Cette brochure peut être considérée comme la première édition des œuvres de Joseph Dufrane (Note de l'éditeur M. DUFRANE-FRIART).

progressiste, le *Tambour-Battant*, qui paraissait chaque semaine. Pour amorcer les lecteurs, il pria JOSEPH DUFRANE de faire une chronique en patois, publiée en première page, dans le genre des fameuses chroniques en marollien de Bazoef de la *Marmite*.

JOSEPH DUFRANE signa ces chroniques du pseudonyme de « BOSQUËTIA » (l'écureuil) et pendant trois ans, chaque semaine, il y prodigua son talent spirituel. Ce qu'il y dépensa de causticité, de verve, d'esprit facétieux, de fine raillerie, est inimaginable. Les petits événements locaux, la politique générale du pays, en un mot, toutes les questions à l'ordre du jour, à Frameries ou ailleurs, furent passées au crible de sa critique.

Aussi, en quelques semaines, le nom de « BOSQUËTIA » devint-il populaire dans tout le Borinage ; ce nom lui resta. Désormais, JOSEPH DUFRANE et BOSQUËTIA, ne faisant plus qu'un, constituaient deux noms inséparables.

Mais *Tambour-Battant* subit les vicissitudes de la vie politique et à la suite d'une défaite électorale des libéraux de Frameries, il fut publié une dernière fois sous le nom de *Tambour-Battu* et cessa de paraître. Avec lui prirent fin les chroniques de « BOSQUËTIA ». Sans avoir renouvelé le miracle d'Emile de Girardin qui se vantait d'avoir une idée par jour, JOSEPH DUFRANE avait réalisé l'ambition plus modeste d'avoir de l'esprit au moins une fois par semaine, ce qui n'est pas toujours aussi facile qu'on pourrait le croire.

Du reste, cette disparition de *Tambour-Battant* fut plutôt un bien pour JOSEPH DUFRANE, car elle lui permit de consacrer son activité à des œuvres moins passagères que des chroniques politiques.

Il y a une vingtaine d'années, le mouvement de la renaissance wallonne battait son plein. Le théâtre liégeois avait fait triomphalement son tour de Belgique avec *Tâti l' Pèriqui*, *Li bleû Bihe*, *Li r'vintche di Galant*, *Pus Vis pus Sot*, etc. Les Montois avaient bientôt suivi avec *Totor èl Choumaque*, de DECLÈVE, et surtout avec cette tranche de vie inimitable, *Ène Chambourlète*, de TALAUPPE et VANOLANDE. A Namur, à Tournai, un peu partout, des œuvres originales avaient surgi : est-ce que Frameries allait rester en arrière ?

Noblesse oblige, et l'auteur d'*Ènn' c'est ni co Fram'ries* reprit sa plume des beaux jours.

D'abord, chose qui est ignorée généralement, il traduisit en borain, le fameux *Tâti l' Pèriqui*, pour se faire la main, car jamais

il ne fit jouer ou ne publia cette traduction. Bientôt, il fit œuvre originale et débuta par deux petits chefs-d'œuvre : *Èl cron Saudart*, comédie en deux actes, *Èl Parvenu*, comédie en un acte. Mais il ne suffit pas créer des pièces de théâtre : le tout est de les faire jouer ; et pour cela, il faut des acteurs, une troupe, une scène. Joseph DUFRANE habitait alors le pays de Charleroi et ce n'était pas chose aisée pour lui.

Le hasard fit qu'au cours d'une visite que je lui rendis, il me donna lecture de ces deux pièces. Du premier coup, j'en fus enthousiasmé et je conçus le projet de les faire représenter à Frameries, commune que j'habitais encore alors. Je me mis aussitôt en rapport avec quelques amis : MM. Oscar Gillard, Georges Wouters, actuellement juge d'instruction, à Mons, Firmin Piérard, père du poète Louis PIÉRARD, Emile Thibaut et quelques autres camarades ; d'emblée, leur concours me fut acquis.

Nous nous étions imaginé que ce serait chose facile que de réunir une troupe d'amateurs pour représenter les œuvres de Joseph DUFRANE ; il nous semblait que quiconque était à même de se présenter sur une scène, aurait eu à cœur de se prêter à une tentative de ce genre, qui devait faire valoir une manifestation d'art local.

Mais il fallut déchanter ! Chose incroyable, la plus grosse difficulté à vaincre fut précisément qu'il s'agissait de jouer des pièces en patois. Jusqu'alors, un peu partout dans le Borinage, il y avait bien eu des cercles démocratiques ; mais tout leur idéal se bornait à représenter soit de grotesques vaudevilles, soit de sombres mélodrames dans le genre du *Bossu*, du *Courrier de Lyon*, *Lazare le Pâtre* et autres *Crochets du père Martin*. On comprend que lorsqu'on a tenu des rôles de jeune premier dans des pièces de ce genre avec une belle épée au côté et, sur la tête, un chapeau empanaché, on se résignait difficilement non seulement à venir parler le langage de tout le monde, mais le vulgaire patois. C'étaient surtout les jeunes filles à qui nous nous étions adressés pour les rôles féminins qui s'indignaient à la pensée qu'elles devraient s'exprimer en borain ! En vain, nous leur faisons observer que ces rôles de marquises ou de comtesses, de Parisiennes ou de femmes du monde, ne leur seyaient guère la plupart du temps, qu'elles devaient forcément y être gauches et empruntées et qu'au contraire en parlant ce qui n'était, somme toute, que leur langage usuel, elles entreraient bien mieux dans la peau du personnage

qu'elles devaient représenter ; rien n'y faisait et aucune ne se résignait à parler comme « ess mamère li avoût apprès à parlei ». Heureusement, à force de patience et de diplomatie, nous réussîmes à embaucher les trois actrices qui nous étaient nécessaires et au commencement de l'année 1890, le théâtre borain était fondé.

Lorsqu'il s'agit de le baptiser, on n'eut pas longtemps l'embarras du choix, car, tout naturellement, on emprunta le nom de guerre du joyeux et spirituel chroniqueur du *Tambour-Battant* et c'est ainsi que notre cercle naissant s'intitula : *Cercle des Bosquétias*.

Notre première représentation fut donnée le 6 avril 1890, à la fête de Pâques, avec *Èl Parvenu* et *Èl Cron Saudart*. Ce fut un vrai triomphe pour l'œuvre de Joseph DUFRANE. Devant une salle comble, composée de toute l'élite du Borinage et dans laquelle s'étaient donné rendez-vous tous les admirateurs du talent de Bosquétia, les deux premières pièces furent jouées avec un succès étourdissant. Non seulement la presse locale, mais certains organes bruxellois, comme la *Chronique*, publièrent les comptes-rendus les plus élogieux, et il fallut donner d'autres représentations à Frameries d'abord, ailleurs ensuite, notamment à Jemappes, à Mons, etc. Ces succès encouragèrent Joseph DUFRANE et, désormais, chaque année, il écrivit de nouvelles pièces que jouèrent les Bosquétias. Ce furent en 1891, *Les Deux Djaloux*, *Les Bottes Bastien*, ainsi que les *Assemblées des Coutias*, petite pochade qui avait été publiée déjà en 1881, dans l'*Armonaque borain*⁽¹⁾. En 1892, *Pierrot vit co*, *Les Assazins d'el vaife Gribouille*, *l'Testameint de M. Barnabé*. En 1893, *C'est l'Diâpe*, vaudeville en un acte, et même une opérette, *Les Tois Swhaits*, dont la musique est de M. Albéric Ruelle, un autre enfant de Frameries.

Après 1893, la production de Joseph DUFRANE s'arrêta brusquement, non que son imagination et sa verve fussent épuisées ; mais il venait d'être appelé à diriger les Houillères-Unies, important charbonnage du Bassin de Charleroi, dont la réorganisation absorba tous ses instants et, à son vif regret, il se vit forcé de renoncer à sa distraction favorite.

Heureusement pour les admirateurs de son talent, lorsque Joseph DUFRANE prit sa retraite en 1902, il vint habiter Mons,

(1) Cette pochade, les *Assemblées des Coutias*, avait été jouée, la première fois, par le Cercle Joyeux des XIX. (Note de l'Éditeur, M. DUFRANE-FRIART.)

près de son milieu d'autrefois et, avec une nouvelle ardeur, il reprit sa plume et produisit une quantité d'œuvres nouvelles, tant en prose qu'en vers, fables, monologues, chansons, etc. Plusieurs de ces nouvelles productions parurent dans le *Pays Borain*, le vaillant petit journal hebdomadaire, dirigé par M. Marius Renard. Mais surtout, il se remit au théâtre et, de même qu'il avait traduit La Fontaine, il tenta de traduire ou plutôt d'adapter en patois borain, plusieurs des œuvres de Molière; d'abord le *Cocu imaginaire*, puis le *Médecin malgré lui*, et même l'un des chefs-d'œuvre du grand comique français, le *Misanthrope*, devenu en borain l'*Hurson* (le Hérisson).

S'attaquer à ce colosse qui s'appelle Molière, c'était quelque peu audacieux; mais il s'en tira avec honneur et rien n'est plus curieux que de comparer le texte français avec la traduction ou plutôt l'adaptation en patois borain; l'effet est parfois d'un comique inattendu qui vient renforcer celui de l'original.

Èl Médecin maugré lé fut joué pour la première fois à Frameries en 1903, par le « CERCLE DES JEUNES GENS (FANFARES) », qui avaient repris la succession de l'ancien Cercle défunt des *Bosquétias* et qui obtinrent le même succès que leurs devanciers. L'année suivante, ils donnèrent *Èl Cocu imaginaire*, toujours avec le même succès. Quant à l'*Hurson*, il n'entra pas dans les intentions de Joseph DUFRANE de le faire jouer, car il le considérait plutôt comme un passe-temps de lettré; la pièce fut cependant représentée au théâtre de la Maison du Peuple, à Frameries, après le décès de M. Joseph DUFRANE.

C'est aussi à ce dernier théâtre que Joseph DUFRANE fit jouer *Deux Cos pou n' Pouillette*, pièce à tendances sociales, qui obtint de nombreuses représentations. Enfin, parmi ses œuvres posthumes, figure une adaptation d'un vaudeville de Labiche: *Chept gros sous et ine mastoque*, qui sera représentée prochainement par les Jeunes Gens (Fanfares).

Dans les dernières années de sa vie, Joseph DUFRANE eut la joie de voir ses œuvres applaudies un peu partout, popularisées notamment par le grand talent de diseur de mon camarade Oscar Gillard et il put, pour ainsi dire, assister de son vivant à sa propre apothéose en des fêtes inoubliables que lui offrit, en 1903, la commune qui l'avait vu naître. Dans un élan unanime, tous les partis firent trêve de leurs querelles pour célébrer celui qui, par sa chanson *Ènn c'est ni co Fr m'ries*, avait popularisé dans toute la Wallonie sa commune natale et qui n'a jamais eu qu'un but :

observer en toute sincérité et refléter fidèlement le langage et les mœurs du terroir. En imposant silence à leurs petites querelles locales pour acclamer Joseph DUFRANE, les habitants de Frameries comprirent alors que, par son œuvre, il était en dehors et au-dessus des partis et qu'il était avant tout le littérateur borain, le créateur d'une littérature de terroir ne se confondant avec aucune de ses voisines.

Hélas ! après ces heures de joie, Joseph DUFRANE eut ses heures de deuil : en 1904, il eut la douleur de perdre sa femme; et la disparition de celle qui, pendant plus de cinquante ans, avait été la fidèle compagne de sa vie, exerça chez lui une profonde répercussion. Pendant longtemps, ses amis désespérèrent de le voir surmonter la crise d'abattement que cette cruelle séparation avait provoquée chez lui et il l'engagèrent à reprendre plus que jamais ses études favorites, comptant bien qu'il y trouverait une diversion. Il se remit, en effet, à travailler avec ardeur et ce fut alors que, coup sur coup, il traduisit ou composa diverses pièces de théâtre. Sa bonne humeur et sa verve paraissaient définitivement revenues, et avec elles la santé : de nouveau ses amis avaient pu le voir arpenter de son pas alerte les boulevards de Mons lorsque, brusquement, le 16 décembre 1906, après quelques jours à peine d'une indisposition dont il se croyait lui-même remis, il était emporté, frappé par une embolie. Jusqu'au dernier moment, il avait gardé toute la vivacité et la lucidité de son esprit et l'on trouvera dans ses œuvres posthumes quelques vers que, le jour même de sa mort, il avait crayonnés sur un chiffon de papier pour célébrer ses 73 ans qui devaient sonner le 23 décembre.

Telle est, rapidement esquissée, la biographie littéraire de Joseph DUFRANE.

* * *

Maintenant que nous avons étudié la vie de l'homme et le milieu dans lequel il a vécu, essayons d'analyser sommairement son œuvre.

Cette œuvre est considérable. Sans compter les innombrables chroniques parues autrefois dans *Tambour-Battant* sous le pseudonyme de « Bosquétia », ainsi que les multiples pièces de circonstance, chansons ou à-propos divers qui n'ont même jamais été livrés à la publicité, les œuvres de Joseph DUFRANE comportent les trois volumes in-8° qui sont offerts aujourd'hui au public et

dans lesquels, avec un soin fraternel, l'éditeur a pieusement collationné toutes les œuvres dignes d'être conservées.

Il y a un peu de tout là-dedans, depuis la simple anecdote en prose jusqu'à la pièce de théâtre, en passant par la chanson, les monologues et les fables.

Je ne m'arrêterai pas aux récits en prose, quoiqu'il y en ait de charmants, notamment *Dj'in frou bie autant, les Boulettes, Èl Fagnon au suc, In Pélérinage à Saint-Cornichon, Inne drôle de Maladie, Djean dou Posté à Tournai, etc., etc.*, tous morceaux écrits dans un style particulièrement alerte et vivant et qui auraient suffi à classer Joseph DUFRANE parmi nos meilleurs conteurs wallons, s'il avait borné là sa production.

Avec raison, l'éditeur a cru bon de reproduire aussi plusieurs des anciennes chroniques du *Tambo r-Battant*, quoique les sujets traités ne soient plus toujours d'actualité et que bien des allusions soient perdues pour ceux qui n'ont pas vécu des événements, petits ou grands, qui font le thème des ces chroniques ; elles ne seront pas lues avec moins de plaisir et plus d'un lecteur s'y fera « une pinte de bon sang » en remuant ces vieux souvenirs d'antan.

Mais j'ai hâte de venir à l'étude des fables. Joseph DUFRANE a traduit une cinquantaine de fables de La Fontaine et quelques-unes de Florian. C'est même à des traductions de fables que se bornèrent ses premiers essais ; d'emblée, il fit œuvre d'art. C'est qu'en effet, il évita de commettre cette faute si commune à tant de traducteurs du français en patois et qui consiste à trop s'assujettir à l'original, à le traduire servilement et mot à mot, même lorsque — ainsi qu'il arrive souvent — la langue française étant infiniment plus riche d'expressions que le patois, celui-ci ne possède pas de mot correspondant au vocable français.

Au contraire, Joseph DUFRANE a approprié les fables au patois et il a adapté les situations aux mœurs, aux idées du Borinage. Il a, somme toute, usé de la méthode employée par La Fontaine lui-même qui, des fables souvent informes d'Ésope ou à peine ébauchées de Phèdre, fit les chefs-d'œuvre que tous connaissent. Naturellement Joseph DUFRANE ne pouvait songer à faire mieux que La Fontaine (on ne tente pas l'impossible) ; mais il sut éviter l'écueil qui aurait pu faire échouer sa tentative hardie, celui de déflorer son original.

Un des procédés qui lui sont familiers pour arriver à cette adaptation, c'est de placer à Frameries même ou dans les environs,

la scène où se déroulent les événements qu'il veut raconter. Dans *L'Leuie eiet l' Bêdo*, par exemple, sa première fable, toutes les circonstances du lieu se rapportent à Frameries. Le ruisseau dans lequel s'abreuve l'agneau est le petit ruisseau de Fleignies qui passe à Frameries et qui vient d'Eugies, et le loup, naturellement, vient du bois voisin qui est le fameux bois de Colfontaine ou bois de l'Evêque, situé aux confins d'Eugies et de Pâturages. Il profite même de cette circonstance pour faire parler, par le loup, le patois de Pâturages. Cela complète merveilleusement le tableau, car ce dernier patois étant plus rude, plus guttural que celui de Frameries, on trouve tout naturel que le loup parle un langage plus dur que le pauvre agneau.

Ce procédé, Joseph DUFRANE le conserva dans toutes ses autres fables, et chaque fois qu'il y aura un loup qui interviendra, toujours ce sera « El Leuie dou Pasturache ». Etendant son procédé, il l'appliquera à d'autres animaux. A l'ours, il fera parler le Marollien ; au singe, souvent le Montois, sans doute par allusion « Au singe du Grand'Garde », et il arrive ainsi à des effets véritablement comiques.

Cependant, dans ses premières fables, il a péché en un léger défaut, d'ailleurs fréquent chez tous les patoisants : la prolixité. Le sujet lui plaisant, il s'y attarde, et il tombe dans des longueurs. Mais il sut rapidement se corriger de ce défaut et mettre en pratique le fameux précepte de Boileau :

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.

Aussi, beaucoup de ses traductions sont absolument impeccables.

Prenons comme exemple la fable restée classique du « Corbeau et du Renard ».

Si Joseph DUFRANE s'était borné à traduire servilement La Fontaine, il eût été fort embarrassé de trouver un équivalent patois et surtout borain au mot *phénix*. Un borain (je parle bien entendu de l'homme du peuple), n'a jamais su ce qu'était un phénix. D'autre part, la faune boraine ne renferme pas d'oiseau rare permettant de rendre la comparaison qui résulte de l'expression « Phénix ». Par contre, une idée à laquelle un Borain sera parfaitement accessible, c'est le prestige qui s'attache aux gens bien habillés, qui ont « des bellès loques ». Aussi Joseph DUFRANE fait-il dire au Renard : ⁽¹⁾

⁽¹⁾ [L'orthographe patoise employée dans cette étude est celle qui a servi à l'édition posthume des Œuvres complètes de DUFRANE. — N.D.L.R.]

« *Sacré jour de Dieu qu'vos stez biau :*

*Il est bie seur què c't à Bruxelles
Qu'on fait vos maronn's sans bertelles !
Et vo dgilet et vo pal'tot
Qui coll'nt'tè vraimeint d'su vo dos?
Tandis què d' sus sans sou ni maille
Att' lé comme el quévau Dégaille,
Vous, vos stez mès comme in pacha
Et d'vains tout l' bos, c'est vous l' pus bià. »*

C'est beaucoup de choses, dira-t-on, pour rendre quelques mots de l'original ; mais l'essentiel est d'atteindre le but poursuivi par le fabuliste : exciter la vanité du corbeau ; et l'on reconnaîtra que dès l'instant où la rapidité du récit n'en souffre pas, mieux valait employer toutes ces périphrases que de recourir à un équivalent quelconque qui n'eût pas reflété l'idée de La Fontaine.

De même pour rendre la phrase :

Si votre ramage
Ressemble à votre plumage

Le mot *ramage* n'ayant pas de vrai correspondant en patois, il eût pu comme tant d'autres, se contenter d'en faire le mot « ramache » qui n'eût rien signifié du tout, ce terme n'étant pas borain. Il préféra donc, de nouveau, recourir à une périphrase lui permettant de mieux rendre la pensée de son modèle ;

*C'est bie dammach', qu'ein s'tant si chique
Vos n' seusse nie deux not's de musique
On dèt qu' vos n' savez nie cantei
Què vos n' savez nie même chufflei !*

Et tout le reste est à l'avénant, jusqu'à la morale un peu imprévue qu'il tire de la mésaventure du corbeau :

*Qu'i fusse au lait, qui fusse à l' crème,
Avaléz vo froumache vous-même.*

De ces moralités à côté de celles de La Fontaine, ses fables abondent et il en est parfois d'inattendues. Voyez, par exemple, celle de la fable : *El Pourcha, l'Gâte eiet l' Bèdot* (t. II, p. 63).

On connaît la morale de La Fontaine :

Dom pourceau raisonnait, en subtil personnage,
Mais que lui servait-il ? Quand le mal est certain,
La plainte ni la peur ne changent le destin :
Et le moins prévoyant est toujours le plus sage.

Après avoir merveilleusement imité cette fable, qui est d'ailleurs une des meilleures du fabuliste français, et avoir même adapté une parodie des fameuses imprécations de Camille, Joseph DUFRANE donne d'abord une « Morale d'après La Fontaine » :

*A l' primier' vue, l' pourcha parloût comme in imâche,
Mais sans avanc' pour lè, malheureus'meint.
Parc'què l' pus sâche
Quand l' mau est sans r'mète et certain,
C'est l' cie
Qui preind l' timps comme i vie,
Sans s' donnei l' pein' de réfléchie
L' proverbe enn dèt-i nie
Qu'i faut vouloir c' qu'on n' pût ni eimpèchie ?*

Mais le sort du pauvre pourceau destiné à l'abattoir inspire au sceptique Bosquétia, une autre morale « d'après lui ».

*D'vûx wadgi qu' La Fontaine n'aroût ni dit çoula
S'il avoût sté pourcha.*

Toutes ces fables sont ainsi admirablement adaptées ; comme celles de La Fontaine, elles sont alertes et vivantes ; elles constituent « une ample comédie aux cent actes divers » et l'art que Joseph DUFRANE y a apporté, en fait plus que de simples traductions ou imitations : il en fait des œuvres quasi-originales. Dans plus d'une même, il a sinon dépassé, tout au moins égalé son modèle.

Lisez, par exemple, la traduction de « l'Aigle et le Hibou ». Comparez-en le récit coulant et pittoresque à celui un peu heurté et parfois même un peu obscur de La Fontaine, et vous serez certainement d'avis de donner, cette fois, la palme au poète borain.

Conseiller la lecture de certaines fables de préférence à d'autres, serait engager le lecteur à négliger celles-ci. Nous ne pouvons, cependant, nous empêcher de leur recommander *Le Gland et la Citrouille, La Mort et le Bucheron, Le Singe et le Chat, l'Assemblée des animaux pour nommer un Roi, Les Deux Pigeons, etc., etc.* Plus il les lira, plus il y découvrira des beautés insoupçonnées d'abord et qui en font autant de petits chefs-d'œuvre du genre.

* * *

Une partie de son œuvre dans laquelle Joseph DUFRANE a montré le plus d'originalité, c'est la chanson.

Ici, il se trouve pour ainsi dire dans un élément qui lui est familier, car Joseph DUFRANE était excellent musicien ; dans sa jeunesse, il avait un joli talent d'amateur et un peu partout dans des concerts, il débitait la chansonnette, non pas le répertoire des cafés-concerts, aussi idiot que graveleux, qui sévit malheureusement trop souvent aujourd'hui, mais la vraie chanson des maîtres du genre, celles de Béranger, de Désaugiers, de Pierre Dupont, de Gustave Nadaud. Chacune des œuvres de ces Princes de la chanson lui était familière. Aussi lorsqu'il aura à trousseur un couplet, il ne se mettra pas fort en peine de chercher la musique : il prendra le premier air venu de ses auteurs favoris. C'est ainsi que sa fameuse chanson *Ènn' c'est ni co Fram'ries*, est écrite sur l'air du « Dieu des bonnes gens » de Béranger. (1)

Dans ses chansons, il aborde un peu tous les sujets, tantôt ce sont de simples parodies, comme les *Quatre âges du Cœur* ou le *Chef-d'œuvre de Dieu*, tantôt ce sont des couplets politiques, comme le *Pape au Paradis*, *Sacré tonnerre qu'est-ce qui vos faut? Croyez-ça et buvez d'l'iau* ; tantôt, enfin, ce sont tout à fait des chansons de fantaisie. De ce nombre est la chanson universellement connue, *Ènn'c'est ni co Fram'ries*, dans laquelle il a merveilleusement dépeint le caractère à la fois naïf et hâbleur, chauvin à l'excès, et disons le mot, un peu méridional du *Framisous*, ce Marseillais du Borinage.

Dans une note reproduite au bas de cette chanson, Joseph DUFRANE explique lui-même comment cette œuvre, qui est un modèle d'observation et de fine raillerie, lui fut inspirée par la réflexion d'une brave femme du peuple rencontrée à Frameries, un jour qu'il y était revenu. Nous y renvoyons le lecteur.

Mais, *Ènn'c'est ni co Fram'ries* est beaucoup plus difficile à chanter qu'on ne le pense, car cela doit plutôt être dit que chanté ; et pour ma part, je ne l'ai jamais autant apprécié et savouré que lorsque c'était l'auteur lui-même qui disait. Alors — et tous ceux qui auront eu cette même bonne fortune seront de mon avis — c'était un vrai régal de gourmet.

(1) Toutefois, la tradition populaire y a substitué un autre air, original, dont le ou les auteurs sont inconnus. C'est sur cet air, définitif, que MM. Devrin et Delaunois ont écrit des pas-redoublés et des variations (Note de l'éditeur M. DUFRANE-FRIART).

* * *

Joseph DUFRANE a abordé avec le même succès le monologue ou récit en vers ; ici aussi, il ne s'est plus borné à faire des traductions comme pour les fables ; souvent il a fait œuvre originale.

Ces récits ou monologues peuvent se classer en plusieurs catégories : tantôt ce sont des traductions ou plutôt des adaptations ; à ce genre appartiennent : *Ine Levrette ein pal'tot*, *Champin*, *St-Crachoulet*, *El Mort du pauw' Polyte*, parodie de la mort d'Hippolyte de Racine, *Florimont*, etc.

Signalons en passant que dans la présente édition, nous avons vainement cherché *Saint-Crachoulet*, qui est cependant une des œuvres les plus populaires du poète borain. (1)

(1) C'est, en effet, un oubli que nous nous empressons de réparer (Note de l'éditeur M. DUFRANE-FRIART).

Sint Crachoulet

Il a pus d' vingt ans què d' sùs warte
D'in bia sint d' bos peinturluré :
Pou tous les maux, mém' pou les darts
On l' vit chervie d' pa tous costés.
El grosse artoil' dè s' pid s' dévisse,
Et qu'on euss' mau n'importe à iu,
I suffèt, pou qu'on l'erguérisse,
Dè l' preinte eiet dè l' mette dessus.

Ainsè, s' vos avez l' démigraine.
Vos frottez l' artoil' su vo front ;
Si vo nez queurt comme in' fontaine,
Vos pousser l' bib'lot tout au fond.
Dj'ai vu des feill's pus plat's q'in'

V'nîe suppliyi m' Sint-Crachoulet
Dè fei poussei çou qui leu manque
Pou reimpli leu trop grand corset !

L'aul' djou - ça, c'ess' in' sale affaire -
I parait qu'in malade est v'nu
Peindant què d' ronfloùs su m' queyère
Dè manîer' què d' n'ai nérie vu...

El gaillard qu'avoût l's hémoruites.
A pau près d'qu'au mitant dè s' dos,
Ein m' piyant dormi comme ine huitte
S'avoût approchi dè m' sint d' bos.

Il avoût dévissé rouff' rouffe
L' artoil' dè m' panf' Sint-Crachoulet
Et comm' c'ess' a l'eindroût qu'on souffe
Qu' i faut l' mette pou qu'ell fasse effet,

El gaillard qui n'eit ni trop biette
L'avoût stiquie sans pus s' gênei
Dou costé qu'on porf' ni d' lunettes
Peindant què d' continuons d' ronstei.

Ein l' moment d' n'ai ni seu l'affaire
Et heureux meint pou c' cochon-là...
Parc' què tonnerr' ! devains m' colère
Dju li groûs rompu ses ochas !
In anvei après, in malâte
Vit pou r'clamei l' secours dè m' sint :
Il avoût s' tiesse ein marmelâte
Dè forc' qu'il avoût mau ses dint's.

Quand il a ieu payi l'eintrée,
D' li dè : « Perdez l' artoil', mon cher,
Appliquez-l' su vo deint wastée,
Ca s' pass'ra comme in comp' d'éclair. »
Et no malât' d'in air bonasse
S'einwânn' l' artoil' dou bon costé,
Mais toul d'in comp, i fait n' grimace
Et i m'dét d'in air dégousté :

« Est-c' què vo sint, sans qu' i n' vo l' disse
Enu sè pourmèn' ni d' teimps-ein-
[tamps ?] »

« Lè ? il est tranqueill' comm' Baptisse
Et i n' wuil' foc deux cômps par an »
« D'abord, i fout l' camp descauchie.
Croyez-m', surveillez-l' dè tout près.
El dèrni comp qu'il a wuidie
Il a fourré s' pid d'vains n'.. saquè. »

D'autres fois, JOSEPH DUFRANE prendra comme sujet une anecdote connue ; mais il apportera une véritable originalité dans le développement du récit et il en fera presque le pendant des contes en vers de La Fontaine ou de Voltaire : tels sont, par exemple, le récit d'*Adam et d'Ève*, histoire humoristique de la création de la femme, tirée non plus d'une côte d'Adam, mais de la queue d'un chien ; tel aussi le récit du *Perroquet*, qui semble à première vue une imitation du *Vert-vert*, de Gresset, quoiqu'il n'en soit rien.

Tantôt enfin, JOSEPH DUFRANE fait œuvre d'imagination comme dans un *Electeur socialiste borain*, *Fête d'in bon cuër*, *Què d'vouroûs bie m'marier ! El question sôciale*, etc.

Aux monologues se rattachent les pièces diverses en vers. Ce sont des anecdotes, des réflexions, des impromptus, rimés à propos de tout et à propos de rien, sans prétention aucune, d'ailleurs.

Certaines de ces petites pièces sont de véritables bijoux ; par exemple, elles sont parfois un peu rabelaisiennes.

Je l'ai déjà dit : il en est du patois comme du latin et parfois dans les mots, « il brave l'honnêteté » ; mais si JOSEPH DUFRANE est quelquefois « gaulois », jamais il n'est graveleux, et il reste ainsi près du peuple dont il veut évoquer les mœurs. Le peuple, dont le patois est le langage, aime à parler librement et sincèrement. Comme le dit M. Charles GHEUDE, dans une belle étude sur le Folklore, parue autrefois dans *l'Idée Libre* : « Le peuple méprise « le langage arrangé et obscur, il croit que les mots qu'il a créés « au cours du temps sont faits pour s'en servir, il a le dédain de celui « qui n'appelle pas un chat un chat, et n'ayant pas honte de tout « ce qui est nature, il a son franc parler qui ne devient grossier « et odieux que quand il se complait dans l'ordure et remplace la « simplicité par la grivoiserie immorale. Et nul, je pense, dans « notre société intellectuelle, ne pourrait se froisser, à moins de « faire preuve d'une pudibonderie malade ou intéressée, de ce « langage en parfaite harmonie avec le respect imprégné d'admiration que doit nous inspirer le corps humain. »

C'est ce que JOSEPH DUFRANE résume très bien lui-même dans le charmant sonnet qui sert de préface à la présente édition de ses œuvres.

* * *

Enfin, l'œuvre de JOSEPH DUFRANE contient de nombreuses pièces de théâtre : Quinze en tout !

Toutes ne sont pas originales, car indépendamment des trois traductions de Molière, il en est deux : *C'est l' Diâpe*, et *Chept gros sous et ine mastoque*, qui sont des imitations de vaudevilles français.

Toutes ne sont pas non plus de la même valeur. A mon avis, parmi les pièces originales, les meilleures sont *Cron le Saudart*, *Èl Parvènu* et *L' Testameint*. Les deux premières sont également les deux premières pièces en date et j'attribue précisément leur supériorité à cette circonstance que JOSEPH DUFRANE les a écrites à son aise, sans être pressé par le temps, sans même songer qu'elles seraient un jour représentées. Et pour ces deux pièces on sent qu'il a suivi le précepte de Boileau.

Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.
Polissez-le sans cesse et le repolissez.

Le moindre détail, en effet, est soigné, le sujet constitue une étude de mœurs très fouillée, chaque personnage étant pris sur vif et soutenant son rôle jusqu'au bout.

Dans la suite, JOSEPH DUFRANE devant produire de nouvelles œuvres à dates fixes pour les représentations des *Bosquétias*, n'a pas toujours eu le temps d'abord de bien creuser un sujet ; ensuite le sujet une fois choisi, d'en soigner le développement comme il aurait fallu (songez qu'il a quelque fois dû créer jusque trois pièces différentes en une seule année !) De là, moins de cohésion, moins de perfection dans la forme et parfois même un peu de laisser aller qui ne peut s'expliquer que par la hâte de la production.

Plus tard, lorsqu'après sa longue période d'inactivité littéraire forcée, les loisirs de la retraite lui donnèrent plus de temps, il apporta une attention particulière à la forme ; et c'est ainsi que les adaptations de Molière ont été particulièrement soignées.

Est-ce à dire qu'il faille dédaigner les autres œuvres ? Ce serait bien mal interpréter ma pensée et ce serait une erreur, car les *Deux Djaloux* et les *Bottes Bastien*, notamment, constituent d'excellents vaudevilles ; tandis que les *Assemblées des Coutias* renferment des scènes vécutées, empreintes du meilleur esprit d'observation leur donnant une portée qui dépasse celle d'une simple pochade. Le même esprit d'observation des mœurs populaires anime les *Deux Cos pou n' pouillette* et justifie les succès répétés de cette pièce à chacune de ses représentations.

L'ensemble, en tout cas, forme un répertoire copieux dans lequel peuvent puiser sans craindre de fatiguer leur public, les